

Funérailles de Frère René Boriau

C'est au nom du Père et du Fils et de l'Esprit Saint que nous sommes réunis aujourd'hui, et aussi en celui de notre cher Frère René, pour l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Nous partageons une peine profonde et une espérance plus forte, la sienne : l'attente de résurrection, ce jour où le Christ ressuscitera nos corps dans la communion trinitaire. Je tiens tout d'abord à saluer la famille de Frère René : Adrienne sa sœur, son frère Luc, ses neveux et nièces parmi lesquelles, Odile sa filleule et tous les siens, venus de loin et qui ont su rester si proches de lui, ainsi que les sœurs d'Ingenbhol qui l'ont accueilli à l'ISRF durant sa terrible maladie et si maternellement accompagné avec leur personnel soignant ; et enfin vous tous proches, moines, moniales, religieux ou amis de notre abbaye comme de celle du Val-Dieu où Frère René a vécu sous le nom de Frère Albéric de 1982 à 2001, c'est-à-dire la première moitié de sa vie monastique avec Frère Benoît qui a fait le voyage depuis l'abbaye de Lérins.

Rm 12, 1-2, 9-18/ Lc 1, 17-44

Se savoir aimé

Frère René d'Hauterive, Frère Albéric du Val-Dieu, Marc Boriau est un homme qui a été aimé ! Aimé par les siens d'abord : la présence auprès de lui de sa famille en ses derniers jours le montre avec éloquence. Nous avons reconnu dans leur affection simple et forte celle de Frère René, celle qu'il a reçue de ses parents et partagée avec sa fratrie, lui étant le petit dernier. Un homme aimé dès ses premiers instants et entouré jusque dans ses derniers par tant d'attention. Nos amis et bénévoles le visitaient si fidèlement, et le personnel soignant de l'ISRF en avait fait un peu son chouchou ! Aimé parce qu'agréable, plein d'humour et surtout aimant, il tenait en communauté une place à part du fait de sa personnalité ou nationalité, je ne sais trop ! Arrivé en 2001 après la fermeture de l'abbaye du Val-Dieu, – drame qui le désorienta un certain temps –, il retrouva Hauterive qu'il avait connue lors d'un long stage en tant que novice. Facilement donc, il se fit ici une place, en tant que fier et unique représentant du peuple belge ! Unique car il était le seul, mais unique aussi parce qu'inimitable par bien des côtés.

J'ai personnellement découvert la Belgique, si je puis dire, à travers Frère René. Sa personnalité affable, et truculente à la fois, semblait tirée d'une bande dessinée. Sa vaste culture en ce domaine lui permettait de parler avec le verbe haut d'Achille Talon ou, dans ses mouvements d'humeur, de lancer quelques noms d'oiseaux tirés du répertoire du capitaine Haddock. Son vocabulaire, ses mimiques et tout le personnage nous questionnèrent : est-il comme cela à cause des BD ou bien les BD sont-elles comme cela parce que produites par des Belges ? Bref, malgré les recommandations de saint Benoît au sujet du rire et des facéties, sa présence en communauté ne manquait pas de sel ! Son amour de la mécanique exercé à la gendarmerie avant son entrée au Val-Dieu se manifestait par un intérêt poussé pour tous les moteurs à explosion qu'il croisait. Pas un avion ne volait au-dessus de sa tête qui ne fut nommé avec méthode et précision. Passionné aussi de spéléologie depuis sa jeunesse il tenta quelques expéditions à travers les tunnels alentours creusés par nos frères du Moyen Âge.

Pourquoi ce passionné devint-il moine ? Parce qu'il se savait aimé passionnément. Derrière le rieur et la mécanique se cachait un cœur fidèle et fragile à la fois. Quand il parlait de sa vocation monastique, un verset l'émouvait aux larmes. Il est tiré du *benedictus* ce cantique que Zacharie chanta à la naissance de Jean-Baptiste et que les moines chantent à la naissance du jour. *Délivrés de la main des ennemis, nous le servons dans la justice et la sainteté, en sa présence, tout au long de nos jours* (cf. Lc 1, 74). Cet homme se savait aimé de Dieu à tel point que l'évocation de sa présence le bouleversait, et qu'il désira le servir, servir devant sa face jour après jour, demeurer sous son regard instant après instant, dans la justice et la sainteté. *Justice et sainteté* concrètement signifiaient pour Frère René fidélité et humilité.

La sainteté de Dieu évoque habituellement sa grandeur et son inaccessibilité, mais en réalité elle se révèle être son humilité. Car le mystère de Dieu le plus profond, le plus déroutant, est son humilité : Dieu est humble, il est l'humilité même ! Saint Benoît décrit le long et patient processus de la conversion monastique avec l'échelle de l'humilité et en fait le cœur spirituel de sa règle. Devenir moine c'est se laisser configurer au Christ doux et humble de cœur.

Laissez-vous attirer par ce qui est humble ! recommande saint Paul aux Romains, car rien ne nous est moins naturel en réalité ! Frère René avait une répugnance innée pour certaines complications intellectuelles qui nous

valait parfois quelques grimaces expressives de son cru durant les repas à cause de certaines lectures de table. Mais pour lui non plus il n'était pas si simple de devenir simple. Malgré son peu de goût des grandeurs et son cœur sans hypocrisie, il pouvait parfois couper les cheveux en quatre. Il avait alors vite besoin d'une aide. Et c'est justement là que sa grandeur se manifestait : il savait le reconnaître et se laisser guider. Il savait faire confiance comme un enfant et gardait une profonde reconnaissance pour les personnes.

Nous l'avons découvert à travers la foule des humbles services qu'il a rendus avec générosité dans la communauté : son application et son sens du détail pouvait virer à la méticulosité mais elle devenait en face des personnes : profonde attention, respect et délicatesse pour leur souffrance. Frère René manifestait aussi une fidélité sans faille en amitié et dans ses intercessions. Je lui avais confié les bougies de neuvaine de prières parce que j'avais remarqué combien il gardait le souvenir des intentions de prière et demandait régulièrement des nouvelles des personnes évoquées.

Frère René a été aimé aussi parmi ses frères moines. Et je ne connais rien de plus beau que de le constater ! Cela ne signifie pas qu'il était un saint, une icône ou un héros, pas plus que nous. Cela signifie qu'ensemble nous avons fait l'expérience de Dieu ; ensemble nous avons découvert la tendresse et l'amour de notre Dieu. Pour être plus exact je devrais dire avant tout qu'ensemble nous avons fait l'expérience de son œuvre de réconciliation. En effet, Frère René n'a pas toujours été assez aimé ! Spécialement l'an passé, à un moment si pénible, lorsque nous avions du mal à discerner ce dont il souffrait réellement. Ses fatigues et douleurs nous semblaient sans cause, ses humeurs et réactions bizarres. Je ne voyais pas que le mélanome avait relancé avec cruauté ses terribles attaques. J'ai longtemps cru que sa nature anxieuse prenait le dessus jusqu'à ce que soit révélée l'ampleur du mal. Là encore j'ai constaté la grandeur de notre frère : pas un instant je n'ai senti l'ombre du moindre reproche pour ces longs mois où il a dû se sentir très seul parmi nous.

Ensuite le diagnostic étant sans appel, il a immédiatement compris la nature de son combat : se remettre entre les mains de celui qui se remettait entre les siennes chaque matin, autrement dit vivre un abandon et un dépouillement radical, celui de Jésus allant vers l'humiliation de la croix. Dès le début de sa vie monastique il avait appris par cœur le psaume 21, m'expliqua, il y a peu, sa filleule Odile. Il aimait ce chant pathétique que Jésus a commencé à réciter sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné...*, et qui se termine par une magnifique louange et un cri d'espérance : *J'annoncerai ton nom [Père] à mes frères, en pleine assemblée je te louerai, (...) À vous toujours la vie et la joie !* Dans ses derniers jours, son cerveau compressé par les métastases l'empêchait de finir ses phrases. Par moment il tentait vainement de réciter son psaume et reprenait en boucle le début seulement : le déchirant cri d'abandon du Christ sur la croix. Il avait écrit à Odile il y a 30 ans, commentant le psaume 21 : « Les heures désespérées sont les heures de Dieu ! » Voilà en quoi a consisté finalement l'offrande de sa personne tout entière, le sacrifice vivant de sa foi mise à nu, le culte véritable qui l'a configuré à son Seigneur.

Alors que sa mémoire commençait à lui échapper je lui ai raconté l'histoire que lui-même nous avait raconté lors d'un colloque communautaire. Dans son dépouillement extrême il l'écouta comme s'il la découvrait, recevant de moi le réconfort que j'avais reçu de lui. Lors de ce colloque donc, voulant nous exprimer ce qu'était, selon lui, l'attitude de foi et de confiance qui plaît à Dieu, il narra cette histoire – je ne me souviens plus si elle était tirée d'une histoire vraie ou non, qu'importe ! Une maison est en flamme. Toute la famille l'a évacuée sauf un jeune garçon bloqué à une fenêtre du premier étage. Il ne voit rien à cause de la fumée mais il entend son père qui crie : « Saute, saute ! » L'enfant crie : « Mais je ne vois rien, Papa ! » Et le père de lui répondre : « Saute mon petit car moi je te vois ! » Et l'enfant sauta dans les bras de son père.

Bien cher Frère René : tu as sauté dans les bras du Père et tu nous laisses un grand vide. Mais maintenant depuis la lumière de l'amour du Christ qui a promis de servir lui-même son fidèle serviteur, inspire-nous ta foi humble et limpide, afin que nous sachions, nous aussi, combien Dieu nous aime !